



HAL
open science

Dire le(s) risque(s). Une analyse linguistique des discours du nucléaire

Valérie Delavigne

► **To cite this version:**

Valérie Delavigne. Dire le(s) risque(s). Une analyse linguistique des discours du nucléaire. L'éducation aux risques, 2000, Chamonix, France. p. 251-256. hal-00920750

HAL Id: hal-00920750

<https://hal.science/hal-00920750>

Submitted on 19 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DIRE LE(S) RISQUE(S).
UNE ANALYSE LINGUISTIQUE DES DISCOURS DU NUCLEAIRE

Valérie Delavigne
ESA-CNRS 6065, Université de Rouen

MOTS-CLEFS : ANALYSE LINGUISTIQUE-RISQUE NUCLEAIRE-
VULGARISATION-STRATEGIES DISCURSIVES

RESUME : A travers un corpus de textes de vulgarisation de l'énergie nucléaire, textes émanant aussi bien d'entreprises du nucléaire que d'associations et de médias, nous dégagons les différentes acceptions du mot « risque », évaluons la façon dont il est « mis en scène » et tentons de dévoiler les stratégies discursives élaborées par les énonciateurs pour parler du risque. Notre approche, de nature sociolinguistique, nous permet ainsi d'articuler les différentes façons dont les discours construisent les types de risques.

SUMMARY : Through a corpus of vulgarisation texts on nuclear energy, issued from industry, associations or media, we study the senses of the word « risk » inside its different contexts and we evaluate its usage. We try to enlight the discursive strategies elaborated by the enonciators when they speak of risk. Our approach is sociolinguistics and aims to show how different discourses build the meaning of a term like « risk ».

A. Giordan, J.-L. Martinand et D. Raichvarg, Actes JIES XXII, 2000

1. INTRODUCTION

Dès lors que l'on réfère au nucléaire, deux de ses corollaires sont immédiatement convoqués : le risque et la sécurité. Dans notre « civilisation du risque » (Patrick Lagadec, 1981), le risque nucléaire apparaît comme une composante, une constante de nos sociétés technologiques. Cependant, d'une enquête menée dans la région de la centrale nucléaire de Paluel (Seine Maritime) ressort clairement la difficulté non seulement à mettre en mots le risque nucléaire, mais aussi à faire sens derrière à la fois la très grande généralité du mot « risque » et sa spécificité dans le cas du nucléaire (cf. Delavigne et Guespin, 1992).

Mais en amont, comment est dit – ou tu - le « risque nucléaire » ? Il est indéniable que les conceptions et les utilisations que les différents locuteurs ont et font du mot « risque » varient. C'est la raison pour laquelle nous ne partirons pas d'une définition technique de « risque ». Bien au contraire, nous visons à articuler les différents sens et usages du mot. Ceci doit permettre d'évaluer la façon dont le risque est « mis en scène » (Authier, 1982) et de dévoiler les stratégies discursives élaborées par les différents énonciateurs.

Pour ce faire, nous examinons un ensemble de textes français destinés au grand public émanant de quotidiens et d'hebdomadaires nationaux et locaux (*L'Express*, *le Nouvel Observateur*, *Paris-Normandie*, *Le Courrier cauchois*), de revues de vulgarisation : *Science & Vie* et *Sciences Avenir*, d'entreprises du nucléaire (EDF, Cogema, Andra) et d'une association (Greenpeace). Ce corpus numérisé de 290 000 mots, amassé entre septembre 1993 à janvier 1997, traite exclusivement de l'application civile de l'énergie nucléaire.

2. QUI PARLE DU RISQUE ?

Le mot « risque » est une des unités les plus fréquentes du corpus. Avec 269 occurrences, il apparaît au 28^{ème} rang des termes de notre corpus en termes de fréquence. Cette itération confirme que le mot est au cœur des discours du nucléaire. Le tableau suivant rend compte de la fréquence d'utilisation de ces mots en fonction des différents énonciateurs et met en parallèle « risque » avec les autres lexies :

Tableau des fréquences des noms risque, danger, menace et péril

	Fréquence du nom « risque »	Fréquence du nom « danger »	Fréquence du nom « menace »	Fréquence du nom « péril »
<i>Andra</i>	9	2		
<i>Cogema</i>	1			
<i>EDF</i>	12			
<i>Loi 1991</i>			2	
<i>Greenpeace</i>	23	11	13	1
<i>Express</i>	34	4		1
<i>Nouvel Observateur</i>	29			
<i>Courrier cauchois</i>	14	2	2	
<i>Paris-Normandie</i>	27	7	4	
<i>Monde diplomatique</i>	6	7	3	
<i>Sciences et Avenir</i>	39	6	3	
<i>Science & Vie</i>	74	13	1	

« Risque » est bien plus utilisé que ses quasi-synonymes : « danger », « menace » et « péril ». Nous pouvons relever l'absence du mot « risque » dans la loi de 1991 (le mot « danger » n'est pas non plus présent). « Risque » est employé par les énonciateurs institutionnels, mais nous observons de façon très nette l'utilisation maximale du terme dans les médias. La fréquence culmine avec *Science & vie*, puis *Sciences et Avenir*.

Comparativement, le nom « danger » apparaît peu. On le trouve de façon plus fréquente dans le mensuel *Science & Vie*, puis dans Greenpeace qui utilise également « menace », nom qui reste d'une occurrence plus faible dans les autres discours. Seul dans le *Monde diplomatique*, « danger » apparaît plus que « risque ». Le nom « péril » est pour sa part extrêmement peu employé.

Pour quelles raisons « risque » apparaît-il plus fréquemment qu'« éventualité », « danger », « péril », « menace », etc ? « Risque » présente certes l'avantage d'être quantifiable : le risque peut être « faible », « peu probable », « plus élevé », « important » alors que nous ne trouvons pas dans le corpus de « faible danger » par exemple. Il est néanmoins remarquable que « risque » semble bien moins inquiétant que ses synonymes. L'ensemble de ces lexies active certes le trait /dysphorique/, mais c'est un trait qui présente des gradations. Parler préférentiellement de « risques » ne permet-il pas en fait d'éviter le mot « danger » ou « menace » par exemple, et de donner dans certains cas au discours une valeur euphémistique ? C'est ce qui expliquerait que ces deux derniers mots se retrouvent plus dans *Science & vie* ou chez Greenpeace alors qu'ils sont singulièrement absents des discours institutionnels.

Il nous faut nous demander s'il y a consensus sur le terme : les locuteurs disent-ils tous la même chose lorsqu'ils parlent du risque ?

3. LE RISQUE DESINCARNE

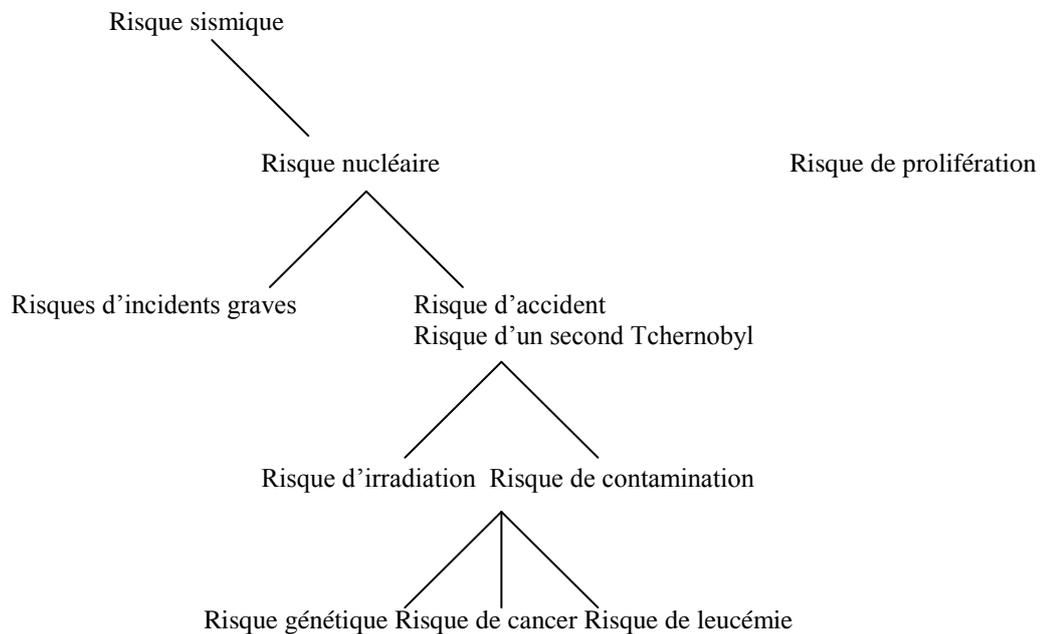
Malgré la thématique homogène du corpus, le risque nucléaire apparaît très large et extrêmement flou. Nous avons tenté d'en saisir les raisons linguistiques.

Tout d'abord, « risque » est polysémique. Répertorier les différentes occurrences du nom « risque » dans le corpus permet d'en dégager deux sens : 'danger' et 'éventualité'¹, contraints par le cotexte discursif. Ainsi, « risque » prend le sens de 'danger' lorsqu'il est utilisé avec des verbes comme « courir » ou « encourir », « évaluer », « réduire », « présenter », tandis qu'il active le sens 'd'éventualité' quand il est employé avec des verbes comme « éviter », « multiplier », « prévoir », « exposer » ou « redouter ». Ces deux sens sont utilisés à peu près chacun pour moitié dans le corpus.

Cependant, même en discours, le parcours interprétatif ne permet pas une référenciation du risque qui reste parfois en suspens. Si le contexte contraint les emplois, il ne parvient pas toujours à construire clairement le sens que les auteurs donnent à « risque ». Ne ressort pas de l'analyse un risque que l'on pourrait qualifier de « prototypique » : les contenus véhiculés, multiples, sont liés au complément du nom ou à l'adjectif qui le détermine. Le risque nucléaire est un risque d'apparition de quelque chose ; il introduit un événement, ce qui est attesté par « risque d'un second Tchernobyl » ou « risque d'accident », ou une action : « risque de prolifération », « risque de contamination ». L'analyse de l'ensemble des déterminations qui apparaissent dans le corpus permet de

¹ D'autres sens de risque existent, que l'on trouve dans « couverture du risque en cas d'accidents » par exemple : le sens est plutôt alors celui d'un 'événement contre la survenance duquel on s'assure'. C'est un sens marginal dans ce corpus.

dégager un paradigme lexical de « risque nucléaire », que nous rendons dans le réseau suivant, construit à partir des occurrences de fréquence supérieure ou égale à 2. Ce réseau est réductible à la fois au corpus et au signe « risque »².



Le réseau s'appuie essentiellement sur une logique causative et chronologique. Chaque trait descendant vers une unité inférieure pourrait être paraphrasé par 'peut entraîner un' ou 'peut être la cause de'.

Or quand on parcourt les textes, on s'aperçoit que les auteurs offrent rarement aux lecteurs les moyens de clarifier le niveau auquel l'occurrence se situe. Le « risque nucléaire » est souvent dans une approximation sémantique : pour plus de la moitié des occurrences, on court des risques mais on ne sait pas lesquels. En outre, énoncer la détermination ne permet pas toujours de clarifier les choses : qu'est-ce donc qu'une irradiation ? une contamination ?

D'autre part, le patient, celui qui subit le risque n'est pas toujours énoncé (il est rare que soient nommées « la population » ou « l'environnement »), et l'agent du risque est le plus souvent effacé. Cette importance des ellipses contribue à donner au risque nucléaire tel que l'on peut le rencontrer dans le corpus un caractère extrêmement abstrait et désincarné.

² Les hapax (occurrences uniques) de *risque de N* ou *risque Adj* n'apparaissent pas pour des raisons évidentes de clarification. Cependant, l'analyse montre que « risque de prolifération » est en opposition sémantique avec « risque de dissémination », qu'il existe un « risque de fusion », un « risque de fissures », un « risque d'explosion » qui viennent se placer à des niveaux intermédiaires. Il existe aussi à d'autres niveaux un « risque de maladie », un « risque de maladies thyroïdiennes ». D'autre part, d'autres éléments du même ordre sémantique n'apparaissent pas, comme « erreur humaine », par exemple qui vient se placer au même niveau que « risque sismique », toutes choses attestées dans le corpus.

4. COMMENT EN PARLENT-ILS ?

Le mot est bien évidemment au cœur de forts enjeux et du même coup, pris dans des stratégies différenciées. A la lecture des textes, certains éléments discursifs suscitent un sentiment de confiance tandis que d'autres, au contraire, dégagent une impression anxiogène. Si l'on se focalise autour du mot « risque », peut-on mettre au jour une minimisation du risque dans certains discours et, *a contrario*, une amplification dans d'autres ? Cette hypothèse est fondée sur la moindre fréquence d'apparition du nom « risque » dans le corpus institutionnel³.

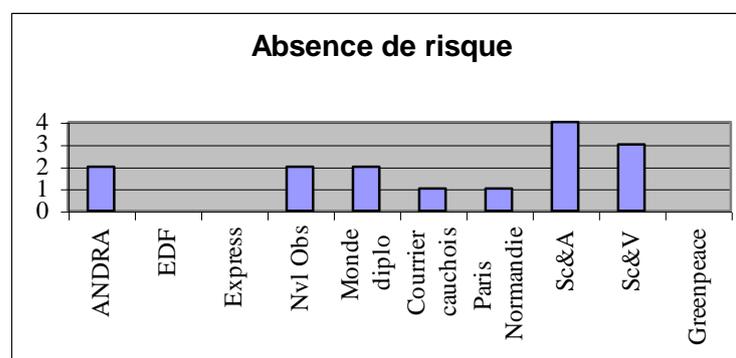
Afin de mener à bien cette investigation, nous avons souhaité établir au préalable des critères les moins subjectifs possible. Nous avons passé au crible les occurrences du nom « risque » et nous sommes partie à la recherche des qualifications, des quantifications et des marquages évaluatifs autour de « risque ». Nous avons ainsi distingué quatre utilisations du nom « risque » dans le corpus, indépendamment des sens décrits plus haut.

- L'absence de risque. Ce sont des énoncés que l'on peut gloser par « il y a un risque ».
- La présence du risque. Ce sont des formulations comme « il n'y a pas de risque », « sans risque », « confirmer un risque »...
- La prévention du risque. Ce sont des propositions comme « empêcher les risques », « contre les risques », « limiter les risques », etc.
- La quantification du risque. Ce sont des expressions du type « il y a beaucoup de risques », « risque grave », « risque important » et, à l'inverse, du type « il y a peu de risque », « risque faible ».

Mettons ces différents usages en rapport avec les énonciateurs.

4.1 « Il n'y a pas de risque »

L'absence de risque, marquée par les formulations comme « aucun risque » ou « sans risque » dans des structures syntaxiques affirmatives, est très peu notifiée.

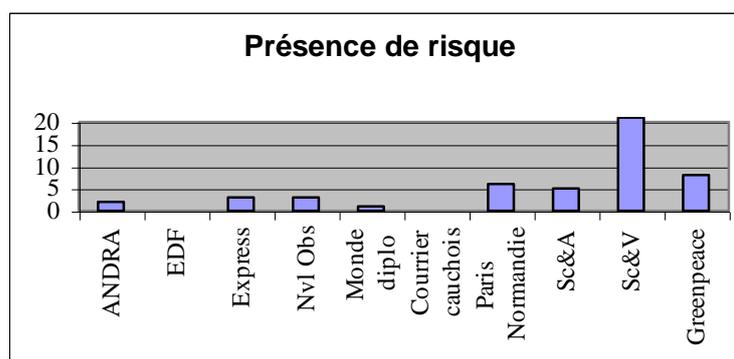


³ L'intérêt du concept de fréquence a pu être discuté dans la mesure où il ne permet pas toujours de déduire des résultats remarquables. Un type d'énonciateurs n'est pas forcément repérable au vocabulaire qu'il emploie : il arrive que le discours d'un adversaire soit repris, mis en scène, contesté, brouillant ainsi les pistes. Il est donc nécessaire à chaque fois de revenir au contexte.

Lorsqu'il en est question, c'est pour évoquer un réacteur nucléaire d'un nouveau type, conçu par le physicien Carlo Rubbia (*Nouvel Observateur, Science & vie*). Se profile ainsi en négatif l'idée que les centrales actuelles ne sont pas, elles, « exemptes de risque ».

4.2 « Il y a un risque »

La présence du risque est plus souvent évoquée, ce dont rendent compte les fréquences d'apparition du nom « risque » dans le graphique suivant :



L'Express, Le Nouvel Observateur, Paris-Normandie et Greenpeace laissent une place au risque, mais de façon moins marquée cependant que *Sciences et Avenir* et surtout *Science & vie* qui comptabilise la plus forte mention de l'existence de risques.

C'est dans le contraste que la mention des risques est intéressante : soulignons les faibles occurrences qui signalent la présence d'un risque dans les discours institutionnels : dès lors qu'il y a mention du risque, c'est pour annoncer qu'il est pris en charge. Ainsi, les discours de l'Andra opposent au risque « le principe de sûreté », qui « consiste à confiner les substances radioactives pendant le temps nécessaire à la quasi-disparition de leur radioactivité » et qui « repose sur un principe simple ». De fait, le risque est fréquemment convoqué avec son corollaire immédiat : la *sûreté*. A la question posée en titre :

Quels seraient les risques encourus par les populations voisines d'un centre de stockage de surface en cas d'attentat ou de guerre ? (Andra_1-1-4-10-_t4-1)

il est répondu que

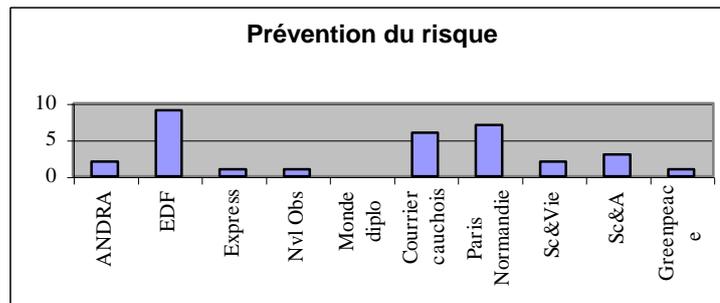
Les structures de stockage constituent de véritables blockhaus. Pour les entamer, il faudrait employer des puissances d'explosif énormes. Dans ce cas, la faible radioactivité propre au type de déchets stockés dans ces centres, comme leur caractère stable (déchets traités et solidifiés) rendraient très minime et sans danger majeur pour les populations la dissémination potentielle de substances radioactives dans l'environnement. (Andra_1-1-4-10)

L'accent est mis sur la sûreté, sur la fiabilité des structures de stockage, « véritables blockhaus ». Et quand bien même des explosifs « énormes » les entameraient, une « faible » radioactivité et la stabilité des déchets présents sur le site rendraient « sans

danger majeur » la dissémination « potentielle » de substances radioactives. Le discours est pour le moins apaisant.

4.3 Le risque prévenu

Il est intéressant de se tourner vers l'aspect préventif du risque :



Dès lors qu'il est question de la prévention du risque, on constate que le discours institutionnel se fait tout à fait prolix, ce qui n'est pas le cas chez Greenpeace, *L'Express* ou le *Nouvel Observateur*.

Dans les discours d'EDF, le risque n'est mentionné que pour dire qu'il est pris en charge : toutes les occurrences du mot « risque » dans le corpus EDF ont trait à la prévention du risque. L'extrait suivant nous semble symptomatique du traitement de la question de cette prévention qui apparaît sûre et sans faille.

La méthode de la "défense en profondeur" met en place plusieurs "lignes de défense" successives à différents niveaux :

- dès la conception de la centrale, on imagine tous les scénarios possibles de défaillance des matériels ou des hommes et on prévoit, pour y faire face, tous les dispositifs et équipements de secours appropriés, souvent doublés voire triplés. Les risques d'agression externe (incendie, chute d'avion, séisme, acte de malveillance...) sont également pris en compte.

- en cours d'exploitation, la conduite de la centrale et l'entretien des équipements sont assurés selon des procédures strictes et par des équipes hautement qualifiées.

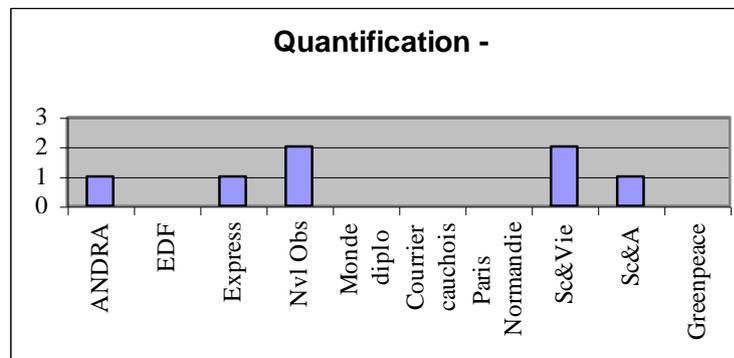
- dans le cas où un accident se produirait, des procédures et plans d'urgence sont prévus pour en maîtriser les conséquences sur le site et à l'extérieur. (EDF_1-3-3-2-_p4-2)

L'utilisation de termes militaires comme « défense » et « ligne de défense » laissent se propager des sèmes comme /énergique/ ou /efficacité/. Nous avons souligné d'un trait dans l'extrait cité les marques itératives qui génèrent l'isotopie /maîtrise/ : la récurrence tout à la fois de structure syntaxique comme « dès que », « en cours de », « dans le cas où », de sèmes comme /prévoir/ actualisés dans « on imagine », « on prévoit », « également pris en compte », les adjectifs « tous », « doublés, voire triplés », « strictes », « hautement qualifiées », contribuent à la propagation du sème /maîtrise/.

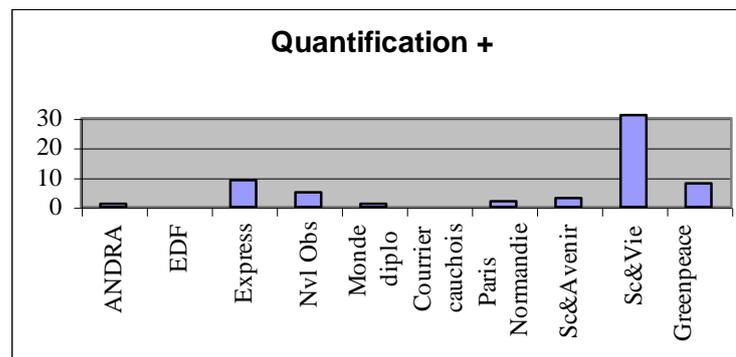
La récurrence isotopique de traits rassurants contribue là encore à la construction d'un discours extrêmement apaisant, mais qui pour le coup en devient quelque peu suspect (cf. Delavigne, 1994).

4.4 La quantification du risque

Peu d'occurrences du nom « risque » contiennent une quantification négative du risque du type « peu de risque » ou « moins de risque » :



En revanche, les quantifications du risque du type « plus de risques », « risque plus élevé », etc. présentent des fréquences beaucoup plus importantes, ce que montre le graphique suivant :



Cette quantification positive est absente chez les énonciateurs institutionnels. Soulignons l'étroite parenté entre l'usage que les discours institutionnels font du mot « risque » et les journaux locaux du corpus, *Paris-Normandie* et *Le Courrier Cauchois*. De fait, une étude que nous avons menée à la suite d'une conférence de presse donnée par EDF montre la façon dont les journalistes qui écrivent dans ces journaux assument aussi bien la forme que le contenu du discours EDF. Les propres représentations des journalistes ne sont pas apparentes. Discours rapporteur et discours rapporté sont étroitement imbriqués, les frontières entre les deux étant le plus souvent gommées. Au niveau pragmatique, on reste dans le faire part sans prise de position de la part des auteurs des articles⁴.

⁴ Ce fait est bien sûr à mettre en rapport avec les conditions sociolinguistiques de l'écriture journalistique.

Comment apparaît cette quantification positive du risque chez les autres énonciateurs ? Un des thèmes à propos de laquelle elle se montre concerne la façon dont certains déchets nucléaires ont été évacués dans les pays de l'Est. Ainsi *L'express* évoque l'épave d'un sous-marin nucléaire soviétique :

« Le Komsomolets », écrit-il, pourrait bientôt laisser échapper du plutonium dans l'Atlantique Nord. » Il précise : « Le plutonium pourrait contaminer le zooplancton. Or le zooplancton nourrit les poissons, et les poissons sont mangés par l'homme. » Risques : cancer et mutations génétiques diverses. Effrayant. (Express_1-10-1-_p3)

Le risque est ici clairement exprimé : le cycle alimentaire montre comment l'homme peut être atteint et les conséquences que cela suppose : « cancer et mutations génétiques ». Ces mots contiennent en eux-mêmes une dimension dysphorique, accentuées ici par le simple adjectif isolé : « Effrayant. » La situation se dégrade sérieusement dans la suite de l'article puisque les effets peu réjouissants provoqués par les fuites radioactives sont minimisés par rapport à un autre risque plus important encore :

Les fuites éventuelles du « Komsomolets » ne sont rien à côté des risques liés aux déchets déjà immergés. Ou, surtout, aux rejets liquides des usines nucléaires russes. (Express_1-10-1-_p5-5)

L'analyse du cotexte suivant traitant du même thème montre comment des traits du même ordre engendrent une isotopie anxieuse :

Le crime de ce marin de 44 ans : avoir aidé une association écologiste norvégienne à établir la liste des dépotoirs radioactifs situés dans le comté de Mourmansk, dans le nord-est de la Russie. Une région à hauts risques où s'entassent les sous-marins, les brise-glace nucléaires et une vieillissante centrale atomique forte de quatre réacteurs, située à Polyarnyye Zori, sur le bord du lac Imandra, dans la presqu'île de Kola. (Express_1-47-1-_p3-1, 3-2)

La lexie « dépotoir » comporte un trait fortement dépréciatif. Lorsque viennent se surajouter syntagmatiquement le pluriel « des dépotoirs » et l'adjectif « radioactifs », l'effet s'amplifie nettement. L'accumulation ensuite de « région à hauts risques » où le verbe « s'entassent » donne un écho à « dépotoirs », incongru dès lors qu'il s'agit de radioactivité, puis de centrale « vieillissante » fait se propager le trait /danger/. Notons aussi l'adjectif « atomique », réservé d'ordinaire aux désignations militaires, sans doute utilisé ici pour éviter la répétition de « nucléaire » qui lui précède mais qui vient du même coup amplifier l'effet négatif.

A l'heure de la mondialisation des risques, qui se lit à plusieurs reprises dans notre corpus, de façon explicite ou non :

Planète à hauts risques (SC&VIE_1-71-1-_p56-1)

le syntagme « à haut risque » fonctionne à la manière d'un syntagme figé dans notre corpus puisque nous en comptons 10 occurrences. Nous le retrouvons dans les textes de Greenpeace que nous avons recueillis où le thème de la fragilité des centrales des pays de l'Est est également abordé :

Malgré des inquiétudes massives au niveau international concernant la sécurité des installations nucléaires en Europe centrale et orientale et dans l'ex-URSS et les centaines de millions de dollars de garanties et de prêts accordés à la région, il n'y a eu qu'une infime augmentation de la sécurité et aucun des réacteurs à haut risque n'a été définitivement mis hors-service (greenp_1-1-10-1-2-_p4-1)

Les mots « inquiétudes massives », « international », « centaines de millions de dollars » s'opposent à « infime augmentation de la sécurité » et à « aucun des réacteurs à haut risque » mis hors service. L'oxymore amplifie la force expressive et met le doigt sur la persistance du danger. Cette focalisation du risque se lit dans le cotexte suivant :

Le nucléaire civil et militaire n'en finit pas de menacer notre santé et d'occulter la vérité, des catastrophes majeures aux risques quotidiens véritables, des rejets autorisés (quoique très inquiétants) aux innombrables fuites accidentelles, ou volontaires, ou clandestines. (greenp_1-2-6_p1-1)

L'utilisation de la première personne du pluriel personnalise le risque. Le risque devient « quotidien », menace « notre » santé. Le décalage entre ce risque quotidien et les « catastrophes majeures » amplifie l'effet anxiogène, que l'on retrouve dans « très inquiétant », « innombrables », que procure le mot même de « fuites », qui plus est sont « innombrables », et parfois « volontaires » ou « clandestines ».

Cette utilisation concomitante du « nous » et du « risque » se retrouve dans les cotextes suivants où il est question de l'enfouissement des déchets :

Que valent en effet les millions de francs versés pendant quelques années face aux risques de contamination de nos régions ? (greenp_1-2-1_p5-7)

Que valent les termes scientifiques déployés par l'ANDRA face aux risques réels de cancers, de leucémies, d'atteintes génétiques qu'encourent nos enfants et les générations à venir ? (greenp_1-2-1_p6-1)

« Nos régions », « nos enfants » : le personnel contribue à impliquer le lecteur et à le sensibiliser. Ces mots, en s'opposant à « risques de contamination », « risques *réels* de cancers, de leucémie, d'atteintes génétiques », déploie alors une vision plutôt noire.

5. CONCLUSIONS

Construire le sens de risque dès lors qu'il s'agit d'exploitation civile de l'énergie nucléaire n'est pas une évidence pour le public non averti. Les déterminations du mot « risque » sont nombreuses et elles l'engagent dans des sens variés. L'importance des ellipses laisse le mot dans une indétermination sémantique peu propice à construire une représentation nette du risque nucléaire.

D'autre part, l'analyse de stratégies discursives utilisées par les énonciateurs autour du mot « risque » permet de montrer que ses usages sont nettement différenciés selon les énonciateurs. Le mot « risque » est tantôt pris dans des stratégies discursives d'euphorisation au sein des discours institutionnels ou des médias qui en restent proches, tantôt lié à des effets anxiogènes dans les discours d'autres médias ou d'associations. Ces tendances laissent poindre la question : entre discours lénifiant et discours dysphorique, n'y a-t-il pas une voie moyenne à trouver ?

C'est en tout cas l'avantage d'une analyse linguistique qui permet de montrer qu'il ne faut pas se laisser prendre au mot.

AUTHIER J, « La mise en scène de la communication dans des discours de vulgarisation scientifique », *La vulgarisation. Langue française*, 1982, 53, 34-47.

DELAVIGNE V., « Les discours institutionnels du nucléaire : stratégies discursives d'euphorisation », *Mots*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1994, 53-68.

DELAVIGNE V. et GUESPIN L., « Nucléaire : risque et sécurité. Une recherche en socioterminologie », *Terminologie et environnement. Terminologies nouvelles*, Rint, Bruxelles, 1992, 8, 19-25.

LAGADEC P., *La civilisation du risque. Catastrophes technologiques et responsabilité sociale*, Le Seuil, Paris, 1981.